



**HAL**  
open science

## La faune cynégétique des Alpes françaises

Louis Lavauden

► **To cite this version:**

Louis Lavauden. La faune cynégétique des Alpes françaises. Annales de l'Ecole Nationale des Eaux et Forêts et de la Station de Recherches et Expériences Forestières, 1932, 4 (2), pp.283-324. hal-03483741

**HAL Id: hal-03483741**

**<https://hal.science/hal-03483741>**

Submitted on 16 Dec 2021

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

# LA FAUNE CYNÉGÉTIQUE DES ALPES FRANÇAISES

---

Conférence donnée au Col du Lautaret, le 20 juin 1932  
aux Élèves de l'École nationale des Eaux et Forêts

**Par L. LAVAUDEN**

CONSERVATEUR DES EAUX ET FORÊTS



# LA FAUNE CYNÉGÉTIQUE DES ALPES FRANÇAISES

---

Conférence donnée au Col du Lautaret, le 20 juin 1932  
aux Élèves de l'École nationale des Eaux et Forêts

---

La faune cynégétique des Alpes françaises comprend une partie des Mammifères et des Oiseaux qui font partie de ce qu'on appelle communément la *faune alpine*.

L'étude de cette faune amène immédiatement une première constatation. C'est qu'au sens exact du mot, il n'y a pas d'espèces alpines. Les Mammifères et les Oiseaux qui peuplent les hautes régions de nos Alpes se retrouvent tous, sous des formes très voisines, soit dans les régions arctiques, soit dans d'autres chaînes de montagnes. Cette constatation première renseigne déjà sur l'importance qu'ont prise les apports extérieurs dans la constitution de la faune des Alpes.

D'autre part, nos hautes montagnes constituent un ensemble de milieux très particuliers dans lesquels la vie, pour subsister, doit subir des adaptations très étroites. Les données actuelles du problème de la faune alpine sont donc remarquablement nettes; elles doivent être complétées par les données historiques, — au sens large du mot, — qui ne le sont pas moins. Ce sont ces différentes données qu'il nous faut examiner, avant d'étudier chacun des animaux dont nous avons à parler.

\*  
\* \*

Les deux éléments qui caractérisent la haute montagne, au point de vue biologique, sont l'*altitude* et le *relief*.

L'altitude conditionne un climat spécial, extrêmement rigoureux, analogue au climat polaire, mais en différant profondément par une succession régulière des jours et des nuits. Des précipitations abondantes de neige, persistant très tard à la surface du sol, qui peut même en être constamment couvert (*névé* ou *glacier*) ; un printemps court et vif ; un été rapide, marqué par des orages d'une extrême violence et auquel succèdent, presque sans transition, les neiges de l'hiver : voici les conditions de vie qu'offre la haute montagne. Ces conditions précaires et dures, seuls peuvent s'en accommoder des animaux résistants, rustiques, bien protégés par une fourrure épaisse. Ils seront évidemment conduits à rechercher systématiquement des abris. Ils utiliseront donc volontiers des terriers (1) et, pour mieux supporter l'hiver, certains entreront en vie latente.

Quant au relief, il amène dans la faune une sélection d'origine mécanique, excluant les très grands animaux, dont on ne retrouvera certains types que sur les montagnes-plateaux, à relief très atténué (2).

Car il faut rappeler ici que l'agilité des animaux décroît à mesure que leur taille augmente, puisque leur poids croît comme le cube de leurs dimensions, alors que leur force musculaire ne croît que proportionnellement à la section de leurs muscles, c'est-à-dire comme le carré de ces mêmes dimensions. C'est une remarque banale, mais qui a, parfois, échappé à de très bons esprits. C'est ainsi que si l'on grossissait une puce à la taille d'un cheval, elle ne sauterait pas par-dessus les tours de Notre-Dame, comme on l'a parfois écrit. Elle ne sauterait sans doute pas beaucoup plus haut que le cheval. Les animaux d'une certaine taille, et qui manifestent malgré cette taille une grande agilité, comme c'est le cas de certains animaux de la faune alpine (Bouquetins et Chamois) détiennent vraiment des muscles d'une qualité supérieure.

\*  
\* \*

---

(1) Marmotte, lièvre variable, campagnol des neiges.

(2) Par exemple les Yacks du Thibet.

Après avoir examiné les données biologiques qui conditionnent l'existence de la faune alpine, il faut étudier son histoire. Deux faits principaux sont à considérer dans l'histoire du peuplement alpin : la surrection même de la chaîne des Alpes, à la fin du Miocène; et son recouvrement presque total par une calotte de glace, au Pleistocène. Nous laisserons de côté tout ce qui est antérieur aux glaciations, et qui n'intéresse que fort peu la constitution *actuelle* de la faune alpine.

Car c'est l'ensemble des périodes glaciaires, qui commence dès le Pliocène, et qui se prolonge, avec des alternatives multiples de refroidissement et de réchauffement du climat, jusqu'à la fin du Quaternaire, qui a donné à la faune alpine sa constitution et sa physionomie définitive, c'est-à-dire un aspect complexe, comprenant des éléments *arctiques, orientaux* ou *pontiques* et *méditerranéens*.

Dans sa période de plus grande extension, l'*inlandsis* scandinave, qui recouvrait tout le Nord de l'Europe, s'est avancé jusqu'au Hartz et jusqu'au massif schisteux rhénan, refoulant devant lui la faune holarctique. A la même époque, de puissants glaciers recouvraient le massif des Vosges, et le glacier alpin étalait sa gigantesque moraine frontale en éventail sur plus de 100 kilomètres de développement, de Vienne à Bourg, en passant par les collines au delà de Lyon. Les conditions biologiques de la France moyenne étaient semblables à celles qui régnaient sur la lisière du glacier boréal, et la faible distance entre les deux fronts glaciaires a permis, dans ces régions, un contact direct, et un échange de faunes.

L'extension du glacier scandinave a refoulé devant son front non seulement la faune de la *Toundra* ou Steppe boréale, mais encore celle de la *Taïga* ou forêt de Conifères des régions froides.

La première comprenait : le Renne, le Bœuf musqué, l'Antilope Saïga, le Glouton, l'Hermine, le Spermophile, le Lemming, le Lièvre variable, etc., à côté d'animaux aujourd'hui disparus, comme le Mammouth et le Rhinocéros à narines cloisonnées. La seconde comprenait, notamment, l'Élan, le Cheval, le Lynx, le Loup, l'Ours, la Martre, le Castor et l'Écureuil.

Tous ces éléments se sont trouvés mélangés, dans les plaines préalpines, aux éléments montagnards autochtones, repoussés,

eux aussi, par l'extension des glaciers alpins. Il faut y ajouter des éléments d'origine orientale et méditerranéenne, qui paraissent s'être introduits dans les Alpes par les deux extrémités du sillon subalpin des géographes, qui est marqué à l'Est par les vallées de la Salzbach, de l'Inn, du Rhin et du Rhône, et qui se continue vers le Sud par les vallées de l'Arve, de l'Arly, de l'Isère, du Drac et du Buech.

Ce sillon n'est qu'un accident *géographique*. Chacune des vallées qui le composent a son histoire tectonique particulière. Mais s'il est dépourvu de signification géologique générale, il a joué un grand rôle dans le peuplement animal et même humain du massif alpin. Pour les Mammifères, il a surtout servi de voie à la pénétration des éléments orientaux, qui sont, plus particulièrement, le Bouquetin et le Chamois; pour les Oiseaux, son rôle a été encore plus grand, et sa partie nord-sud est devenue une grande voie de migrations.

Lors du retrait définitif des glaciers, la *Taïga* et le *Toundra* ont suivi le recul du front glaciaire. La végétation a colonisé les moraines et les espaces mis à découvert. La faune a suivi ce retrait. Mais, pour certaines espèces, un double courant s'est établi. Alors que des groupes d'individus gagnaient le Nord, d'autres poussaient au plus près, vers les hauteurs des Alpes qui leur offraient des conditions biologiques analogues : par exemple le Lièvre variable, le Lynx, le Lagopède.

Une mention spéciale doit être faite de l'Ours brun, longtemps habitant de nos plaines boisées, et que seule l'hostilité de l'homme a refoulé dans la montagne : l'Ours est un animal *secondairement alpin*; les Alpes ont été pour lui un *territoire de refuge*.

Quant aux animaux comme le Bouquetin et le Chamois, ils ont regagné les sommets dès qu'ils ont pu, c'est-à-dire dès que la végétation a commencé à prospérer sur les hauteurs.

Le Renne, le Saïga et le Bœuf musqué ne pouvaient se plier à la montagne. Ces animaux sont remontés vers le Nord, sans qu'aucun d'eux ait pénétré dans le massif alpin. Cet aperçu montre la cause de l'échec qu'ont rencontré les tentatives récentes d'acclimatation du Renne dans nos Alpes. Il n'en pouvait être autrement. Le poids du Renne et son agilité réduite



Rocher de la faune alpine (Muséum de Grenoble).

En haut : Chamois, Aigle royal, Gypaète. Au milieu : Lièvre variable, Marmotte. En bas : Ours, Bouquetin.

ne s'accommodent point d'un relief accentué et le pied du Renne n'est pas fait pour le rocher.

L'Élan non plus n'est pas entré dans la montagne; mais il a persisté longtemps dans les forêts du pied des Alpes; peut-être jusqu'à la période historique, à la conquête de César. Le Lynx aussi, animal arctique, a habité longtemps ces forêts de plaines et de coteaux. Mais il supporte mal le voisinage de l'homme. Il a sans cesse reculé devant lui, pour chercher un dernier refuge dans les forêts impénétrables de la haute Maurienne et les déserts rocheux du Dauphiné méridional.

La fixation des Oiseaux s'est faite en grande partie de proche en proche, comme pour les Mammifères; c'est le cas, notamment pour les éléments orientaux, par exemple pour la Bartavelle. Mais on peut aussi penser à quelques-unes de ces invasions brusques, de ces migrations irrégulières, dont le mécanisme reste mal connu, comme en présentent encore les Casse-noix, les Becs-croisés, les Jaseurs. C'est, évidemment, un des procédés possibles de peuplement des espaces mis à découvert par les glaciers, et récemment colonisés par la végétation. Ce peut avoir été le cas pour le Pinson niverolle et pour l'Accenteur des Alpes, qui ont conservé des velléités d'erratisme.

Il paraît également probable que, lorsque s'est constitué le mouvement annuel de migration des Oiseaux, à la fin de la période glaciaire, quelques-uns de ces migrateurs, surtout ceux pressés par la reproduction, ont été amenés à s'arrêter dans les Alpes, au lieu de remonter plus au Nord. Certaines espèces s'y sont fixées (Merle à plastron, Sizerin cabaret). Mais ces formes migratrices concernent surtout les petits Oiseaux (Spioncelle, Traquet motteux, etc...) et n'intéressent pas le Chasseur.

Ajoutons que certains Oiseaux du Nord ne se sont point accommodés de la vie alpestre et ont disparu de nos régions. L'exemple le plus remarquable est celui de la Chouette Harfang, puissant Rapace nocturne, d'un blanc de neige, qui a peut-être été éliminé par la concurrence vitale du Grand-Duc.

Ainsi, dans sa physionomie actuelle, la faune alpine se présente à nos yeux avec de multiples éléments. Des éléments *anciens*, *autochtones*, ou, tout au moins, *préglaciaires* (Campagnols des neiges, Musaraignes alpines; peut-être la Marmotte, dont l'origine est très mal connue; Gypaète, Corneilles alpines et Cincle plongeur). Des éléments *orientaux* ou *pontiques* (Bouquetin, Chamois, Bartavelle). Des éléments d'origine *arctique* qui ont gagné les sommets après le retrait des glaces quaternaires (Lièvre variable, Lynx, petit Coq de Bruyère, Lagopède et, dans une certaine mesure, l'Ours brun) (1). Enfin des éléments méditerranéens, où ne figurent, du reste, que des Oiseaux (Martinet à ventre blanc, Merle de roche, Venturon, etc...).

Ces remarques nous amènent à constater l'absence totale des Oiseaux d'eau parmi les éléments constitutifs de la faune alpine. C'est un fait remarquable, et qu'il faut souligner.

Une opinion fort répandue chez les Ornithologistes d'autrefois, était la croyance à la nidification fréquente, sur le bord de nos lacs de montagne, de nombreuses espèces d'Échassiers du Nord. Cette croyance est erronée. Elle était basée sur des observations — du reste parfaitement objectives — d'Oiseaux en plumage de noces, tués au printemps ou en été dans nos montagnes. Or, il s'agit là, non pas d'Oiseaux allant nicher, ou venant de nicher, mais d'Oiseaux ne se reproduisant pas encore, et s'étant attardés, parfois en troupes, dans la montagne, pour y passer tout ou partie de la belle saison. Le naturaliste anglais Seebohm a montré que chez tous les Scolopacidés, Charadriidés, etc., la reproduction ne s'effectuait pas dès la deuxième année, bien que la plupart des espèces prennent, dès la première mue d'automne, le plumage des adultes. Il se constitue des *bandes de célibataires*, qui ont des allures moins réglées que les adultes et qui ont occasionné bien des erreurs et bien des tracasseries aux ornithologistes. Ce phénomène, signalé pour la première fois par Seebohm, a une généralité bien plus grande que cet auteur lui-même ne l'avait pensé. Il faut donc rejeter les indications ayant trait à la reproduction en montagne du Pluvier guignard, des Bécasseaux, des

(1) Il faut ajouter à cette liste bien des oiseaux qui n'intéressent pas le chasseur. La Chouette Tengmalm, la Chouette Chevêchette, le Pic cendré, le Pic tridactyle, le Casse-noix, le Sizerin, etc.

Barges, et même du Chevalier gambette. Tous ces Oiseaux, et bien d'autres, sont sujets à être tués à leur passage de printemps ou d'automne, à de très hautes altitudes, au voisinage des cols. Mais aucun n'est véritablement alpin.

Il est temps de passer à l'examen sommaire de chacune des espèces de la faune alpine pouvant intéresser le Chasseur : les principales sont le Bouquetin, le Chamois, le Lièvre variable, la Marmotte, parmi les Mammifères; joignons-y, si l'on y ajoute les grands carnassiers, l'Ours et le Lynx. Chez les Oiseaux, nous aurons les deux Coqs de Bruyère, la Gélinotte, le Lagopède, la Bartavelle, auxquels il faut ajouter deux grands Rapaces l'Aigle Royal et le Gypaète.

\*  
\* \*

Mais, avant de passer à cet examen, il convient de donner quelques brèves indications sur deux animaux qui ont constitué l'essentiel de la faune cynégétique française, et qui ont peuplé assez récemment encore, nos moyennes et basses montagnes : je veux parler du *Cerf* et du *Loup*.

Le Cerf a habité jadis les forêts feuillues et résineuses de nos moyennes montagnes. Il est assez vraisemblable que le Cerf des Alpes constituait une sous-espèce géographique particulière, à bois relativement réduits. Mais aucun échantillon complet ne semble avoir été conservé. Quoi qu'il en soit, sans parler du Cerf plus ou moins ancien (quelques siècles) trouvé dans un creux de rocher, dans la haute vallée de l'Ubaye, en 1898 (1), il est certain que des Cerfs ont été tués, encore après 1830, dans le massif d'Allevard, dans la région de Saint-Georges-de-Commiers, et même dans la chaîne de Belledonne, au-dessus d'Uriage. En Savoie, c'est le massif des Bauges qui a été le dernier asile de l'animal : on en a tué un à Thoiry en 1850, et une biche à été tuée à La Thuile, peu avant 1870.

Quant au Loup, il est également éteint. Mais sa disparition

---

(1) Ce squelette de Cerf est conservé au Laboratoire de Géologie de la Faculté des Sciences de Grenoble (Isère).

est plus récente. Ce carnassier, qui avait disparu, dès 1860, des Alpes méridionales, est resté commun en Dauphiné et en Savoie, jusqu'en 1870. Les gens d'aujourd'hui se font difficilement l'idée du terrible fléau que constituait cet animal, pour les hameaux reculés de nos montagnes, dont ni les moutons, ni les chiens, ni les enfants même ne pouvaient sortir en sécurité, pendant plusieurs mois de l'année.

Les Loups ont disparu assez brusquement, et pour ainsi dire tous en même temps. Il est vraisemblable que l'emploi généralisé des empoisonnements à la strychnine y a été pour beaucoup.

En Dauphiné, les derniers Loups ont été tués, en 1883, dans le Massif du Villars-de-Lans. C'étaient deux Loups noirs (1) qui étaient des hybrides, provenant de l'union de la dernière Louve avec un Chien de ferme.

En Savoie, le Loup a persisté un peu plus longtemps. Un a été tué en 1896 à la Muroz (arrondissement de Saint-Julien); deux autres ont été poursuivis, vers le fin de janvier 1897, sur le territoire de Villardlurin et de Montagny, en Tarentaise; un autre, enfin, a été vu, en 1903, dans la forêt du Mont Vuache, commune de Chevrier. C'est le dernier connu, et ce redoutable fauve a aujourd'hui entièrement disparu. La presse parle bien, de temps à autre, de Loups vus, soit en Savoie, soit en Dauphiné, soit dans d'autres parties du territoire. Mais, dans ces on-dit, tout n'est qu'erreur ou imposture : il n'existe plus de Loups en France qu'au confluent, si j'ose dire, des départements de la Charente, de la Dordogne et de la Haute-Vienne. Partout ailleurs, en France aussi bien dans l'Est que dans les Cévennes, l'extinction du Loup est aujourd'hui complète.

**Le Bouquetin.** — Le Bouquetin des Alpes (*Ibex ibex*) appartient au groupe des Bouquetins vrais, à cornes quadrangulaires, recourbées dans un même plan. Ce groupe habite certaines chaînes de montagnes de l'ancien monde, depuis l'Asie centrale (Himalaya du Nord, Altaï, Pamir) jusqu'à l'Abyssinie. Dans les diverses régions qu'ils occupent se trouvent des espèces géogra-

---

(1) Ces deux hybrides sont conservés au Muséum de Grenoble.

phiques (sous-espèces) particulières. Celle des Alpes nous intéresse seule (1).

L'histoire du Bouquetin est des plus intéressantes. Il a été commun, dans nos Alpes, au-dessus des limites de la végétation forestière, jusqu'à la fin du xvii<sup>e</sup> siècle. Au xviii<sup>e</sup> siècle, il a régressé rapidement; dès le début du xix<sup>e</sup> siècle, son extinction était envisagée comme menaçante. En 1821, le Gouvernement sarde, sur le rapport d'un inspecteur forestier suisse, Zummstein, prit cet animal sous sa protection, et fit garder et repeupler le massif du Grand-Paradis. Plus tard, Victor-Emmanuel II continua très judicieusement cette protection. Son nom mérite de rester attaché à la sauvegarde de cette espèce. Les Bouquetins augmentèrent en nombre, lentement, d'abord, puis plus vite. Bientôt, la région protégée forma le périmètre des Chasses royales d'Italie, avec les deux centres de Valsevaranche et de Valgrisanche.

Peu après la fin de la guerre, vers 1923, le roi Victor-Emmanuel III abandonna ses chasses royales, qui furent transformées en réserves. Aujourd'hui, l'Administration italienne estime que les Bouquetins sont assez nombreux pour qu'on puisse autoriser certains chasseurs à en tirer un, sur la désignation des gardes. Ces autorisations individuelles sont accordées moyennant le prix de 10.000 livres (environ 13.000 francs) par tête de Bouquetin tué. Les Bouquetins désignés sont de vieux mâles, qui bougent peu, et sont arrivés à un âge pouvant faire craindre leur mort naturelle dans un délai peu éloigné. Il peut et doit certainement, cependant, se trouver, dans ces animaux, certaines têtes tout à fait intéressantes au point de vue de la dimension des cornes. Celles-ci peuvent atteindre une taille considérable. Le record appartient à S. M. le Roi d'Italie, avec un Bouquetin dont les cornes ne mesurent pas moins de 1 m. 13. Les cornes de 0 m. 80

---

(1) Il convient de remarquer que le Bouquetin des Pyrénées (*Capra pyrenaïca*) est une Chèvre vraie, et appartient à un tout autre groupe, dont les cornes ont une section triangulaire et décrivent une spirale ouverte. Ce groupe habite le versant espagnol des Pyrénées, notamment la vallée d'Arrasas (*C. pyrenaïca pyrenaïca*), les montagnes du centre de l'Espagne (*C. pyrenaïca victoriae*) et celles du Sud (*C. p. hispanica*). La forme du Portugal (*C. p. lusitanica*) est aujourd'hui éteinte.

constituent un trophée des plus honorables (1). Nous venons de dire que les autorités italiennes autorisent, dans certaines conditions, à tirer un Bouquetin. En France, c'est évidemment très difficile, on peut dire accidentel.

Le Bouquetin a disparu du Briançonnais depuis la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle; le dernier tué dans les Hautes-Alpes fut en 1830,

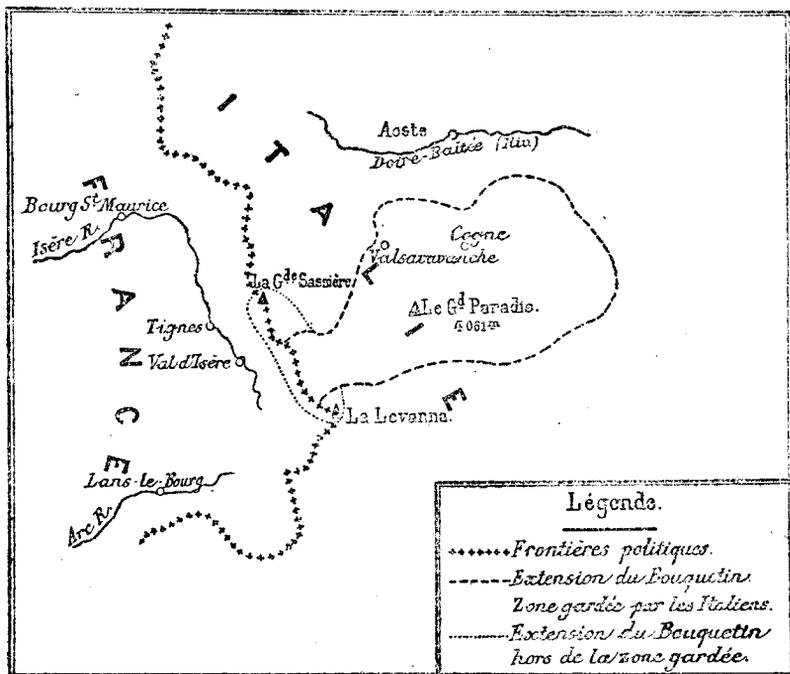


FIG. 1. — Carte de la répartition du Bouquetin dans les Alpes.

au Grand-Poujenc, près de Savines (Embrunais). Dans l'Oisans, un des Gaspard en aurait vu un, de tout près, en 1859. En Savoie, il ne s'est guère mieux maintenu. Il en fut tué un, en 1850, sur la montagne du Fer, sur la rive gauche de la Diosaz. Un autre fut tué, en 1870, au col de Sageron, près de Sixt. Seul,

(1) Les Anglais, qui apportent un soin particulier à tout ce qui touche la grande chasse, ont un répertoire de tous les « records » concernant les cornes, défenses, etc., du grand gibier. C'est le livre de Rowland-Ward qui en est à sa 9<sup>e</sup> édition. Cf. *Rowland-Ward's Record of Big Game*, 9<sup>e</sup> éd., 1928, p. 346.



Bouquetin des Alpes, mâle adulte (collection de l'auteur au Muséum de Grenoble).



*Photo Ing.-Beyer.*

Bouquetins des Alpes, dans le Parc national italien du Grand-Paradis.

Cliché de « l'Alpe » Rivista forestale italiana, Août 1929.

le voisinage des chasses royales italiennes a maintenu cette espèce, à titre de sujets erratiques ou égarés, dans les hautes vallées de la Tarentaise et de la Maurienne, au-dessus de Val d'Isère et de Bonneval. En somme, on a des chances de rencontrer des Bouquetins, le long de la frontière italienne, entre la Grande Sassièrre et la Levanna. Quelques points favorisés sont l'Aiguille de Gontière et l'Aiguille Rousse.

Il convient de signaler que le Bouquetin a été réintroduit avec succès en Suisse, dans le Parc national de Val-Cluozza, et dans quelques autres réserves. M. E. Bächler a fait, en 1919, l'historique de ces premières tentatives, qui se sont poursuivies avec succès jusqu'à ce jour, et ont donné de remarquables résultats (1). En France, rien n'a été tenté.

Des pourparlers avaient été engagés, en 1914, pour aboutir au repeuplement en Bouquetins du Parc national de la Bérarde. Ils ont été interrompus par la guerre et n'ont pas été repris depuis.

La Bouquetin est un montagnard vrai. Il vit normalement au-dessus des limites de la végétation forestière, et n'entre jamais dans la forêt. En dehors de l'hostilité de l'homme, il peut redouter les avalanches, et les attaques du grand Aigle et du Gypaète, qui sont d'autant plus à craindre qu'elles visent les femelles, qui vivent isolées une grande partie de l'année. Le Bouquetin est un animal nocturne : il pâture la nuit, et dort pendant le jour à l'abri des rochers.

On ne peut le chasser qu'à l'approche.

**Le Chamois.** — Le Chamois (*Rupicapra rupicapra*) est une Antilope un peu aberrante.

Cette espèce paraît être originaire des montagnes de la Thrace et de la Grèce septentrionale, et s'étend, d'un côté jusqu'au Caucase, et de l'autre jusqu'aux montagnes des Asturies, en passant par les Carpathes, les Alpes, les Apennins, les Pyrénées et les sierras de l'Espagne.

(1) Les données les plus récentes permettent d'estimer comme suit les différents troupeaux suisses de Bouquetins : Graue-Hörner (Saint-Gall), 30 têtes; Piz (Pic) d'Acla, 30 têtes; Piz Albris, 5-6 (ces deux colonies dans les Grisons), Parc national du Val Cluozza, 15 têtes; Schwaz-Mönch, 10; Engelhörner, 5 (ces deux troupeaux dans les Alpes bernoises). Soit un total approximatif dépassant cent têtes.

La forme type, celle des Alpes (*R. r. rupicapra*) est seule à nous intéresser (1).

Le Chamois des Alpes, en pelage d'été, est d'un roux plus ou moins cendré, avec une raie noire sur l'échine; en hiver, le poil s'allonge beaucoup — ce qui fait paraître l'animal plus gros, plus *doublé*, — et devient presque noir. Il convient d'ajouter qu'en hiver, le Chamois descend volontiers sous bois. Cette dualité d'aspect et d'habitat avait porté certains auteurs à distinguer deux races : le *Chamois de bois* et le *Chamois de rocher*.

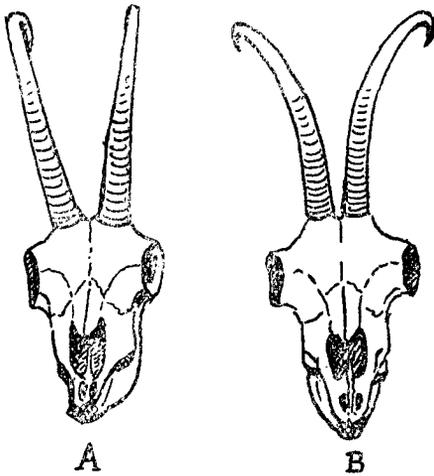


FIG. 2. — Crânes de : A, Chamois des Alpes; B, Isard des Pyrénées.

L'identité de ces deux formes avait déjà été pressentie, dès le XVIII<sup>e</sup> siècle, par le grand botaniste dauphinois Villars (2). En réalité, seul le changement d'aspect et d'habitat s'exerçant au cours des saisons, sur le même animal, est ici en jeu. Il n'y a aucune différence d'ordre taxonomique.

(1) Dans les Pyrénées, on nomme le Chamois : *Isard* (*R. r. pyrenaica*). Cette forme est plus petite, plus svelte et a les cornes plus divergentes que le Chamois des Alpes. Dans le Midi de l'Espagne existe encore une sous-espèce plus petite et plus rousse (*R. r. parva*). Dans les Abruzzes (Apennins du Sud), on rencontre une très curieuse forme, d'assez faible taille, chez laquelle la tache blanche de la gorge est prolongée jusqu'entre les pattes de devant (*R. r. ornata*). Cette forme remarquable est d'ailleurs en très petit nombre et entièrement protégée, comme les autres sous-espèces très spéciales d'animaux des Abruzzes (Ours, notamment).

(2) Cité par Magné de Marolles.

Le Chamois possède deux cornes en hameçon, sans anneaux marqués. Les cornes des femelles (ou Chèvres) sont minces et en général plus longues. Celles des mâles sont plus épaisses et plus courbées.

Le Chamois vit en troupes. Les hardes sont parfois nombreuses. Elles dépassent rarement, cependant, aujourd'hui, vingt individus. Du temps de Magné de Marolles (fin du XVIII<sup>e</sup> siècle), on en comptait jusqu'à cinquante.

Ces hardes semblent dirigées par un chef; mais il n'y a pas là trace d'organisation consciente. Ce chef est en général une vieille chèvre, plus expérimentée, et aussi plus circonspecte, que les membres de la harde ont pris l'habitude d'observer et de suivre aveuglément. Si cette bête perçoit un danger, elle pousse, par les naseaux, une espèce de sifflement, qui met tous ses compagnons sur pied et les entraîne à sa suite. On retrouve cette sorte d'organisation chez la plupart des espèces sociales de ruminants (1).

Le peuplement en Chamois des Alpes françaises a subi des fluctuations qu'il est intéressant d'enregistrer.

En 1874, Alpinus évaluait à 60.000 le nombre des Chamois dans les seules Alpes du Dauphiné. Cependant, dès cette époque, l'espèce était déjà en régression. Alpinus la déclare disparue du Massif du Villard-de-Lans, où elle existait à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, au dire de Magné de Marolles.

En 1897, le comte de Saint-Séverin, dans son ouvrage sur la *Chasse au Chamois*, estimait les 60.000 Chamois d'Alpinus réduits à 2.000 seulement, chiffre, à ce qu'il me semble, trop pessimiste pour l'époque.

Pendant la guerre, le Chamois s'est considérablement accru; l'espèce a joui, en effet, de 1914 à 1918, d'une tranquillité absolue. On l'a vue reparaitre dans des endroits d'où elle avait disparu depuis plus de cinquante ans. Au lendemain de la guerre, la situation était tout particulièrement favorable.

Mais il était évident que cette situation ne se maintiendrait pas : la régression fut extrêmement rapide. Nous réclamions,

---

(1) Par exemple, chez les Gazelles, où le conducteur du troupeau est une vieille chèvre, et chez les Buffles d'Afrique, où c'est au contraire un mâle adulte. Chez les Gazelles, les Buffles, et aussi les Chamois, les vieux mâles sont solitaires.

dès 1923 (1), des mesures conservatrices : diminution de la période d'ouverture, création de réserves, et interdiction de l'arme de guerre, utilisée alors généralement pour la chasse au Chamois (2). Ces mesures ont été en partie édictées; l'éloignement de la guerre a rendu impossible le ravitaillement des montagnards en cartouches de Mauser allemand. La dépopulation de la montagne a fait le reste. A ce point de vue, comme, d'ailleurs, au point de vue forestier, cette dépopulation a été un bien.

Quoi qu'il en soit, on a pu, ces dernières années, assister à une véritable renaissance du Chamois dans nos Alpes.

L'espèce peuple encore, en Savoie, la Tarentaise, la Maurienne, la Vanoise, le Chablais, le Faucigny, et même les Bauges. En Dauphiné, on la trouve dans les Massifs de la Chartreuse et de Belledonne, et elle est répandue dans le massif du Villard-de-Lans, à l'ouest du Drac et de l'Isère, d'où elle avait disparu depuis si longtemps; ce beau gibier se trouve aussi au Grand Veymont, au Taillefer, dans l'Oisans, le Valbonnais, le Briançonnais, le Valgodemar, la Vallouise.

Enfin, il est assez abondant dans le Queyras, ainsi que dans les vallées de l'Ubaye et de l'Ubayette (Basses-Alpes), et jusque dans la vallée supérieure de la Tinée (Alpes-Maritimes). Telle est la situation, dont il faut se réjouir, certes, mais qu'il convient de surveiller néanmoins de près, car les lendemains de la guerre nous ont montré toute la fragilité d'une prospérité analogue.

Outre la *chasse à l'approche*, pratiquée par les vrais montagnards et les vrais sportsmen, on pratique encore, en Dauphiné, la *chasse à la traque*, en gardant les cols et les passages supérieurs d'un cirque où on a repéré des Chamois. Ceux-ci sont alertés par un seul chasseur, ou par quelques-uns, qui tâchent de les tirer à l'approche, et les renvoient ensuite aux tireurs postés sur les crêtes. Certains Chamois expérimentés se dérobent par les flancs de la traque, généralement mal gardés.

Enfin, en Savoie, où le relief est, sur beaucoup de points, moins accentué, on emploie les chiens courants, les tireurs étant

---

(1) *Congrès international pour la protection de la Nature*, tenu à Paris en 1923.

(2) Il convient de ne point confondre « arme de guerre » et « carabine ». C'est une confusion malheureusement trop fréquemment faite en France, où l'usage de la carabine est peu répandu pour la chasse aux grands animaux.

placés aux refuites possibles. C'est, en somme, une variante de la chasse précédente, où les traqueurs sont remplacés par des chiens.

Nous ne parlerons pas de l'affût auprès des terrains salés, rarement pratiqué chez nous.

La saison d'ouverture est réduite, et surtout, la chasse est fermée à l'époque du rut, qui a lieu en automne, en octobre et novembre. Les femelles mettent bas en mars et avril. Elles ne font qu'un seul petit — très rarement deux. Le petit suit sa mère jusqu'au mois d'octobre suivant, et parfois plus longtemps.

Outre l'hostilité de l'homme, le Chamois a encore à redouter les attaques des grands Rapaces : Aigle et Gypaète, et surtout le danger des avalanches.

**Le Lièvre variable.** — Le Lièvre variable (*Lepus timidus varronis*), ou Lièvre blanc, vulgairement nommé *Blanchon*, est gris en été, et change de pelage à l'approche de l'hiver. Il devient, alors, d'un blanc de neige. Voisin du Lièvre du Nord (*L. t. timidus*) (1), il en diffère par sa plus petite taille, et par son pelage d'été plus clair et plus gris. C'est en somme une forme géographique (sous-espèce) bien distincte du Lièvre septentrional.

Notre Lièvre variable est particulièrement intéressant, en ce qu'il vit, normalement, dans un terrier, et non pas dans un gîte, comme le Lièvre ordinaire. C'est une conséquence de son caractère alpin, une véritable adaptation au milieu.

Il ne diffère point seulement du Lièvre ordinaire par son changement périodique de pelage. Il a les oreilles beaucoup plus courtes, la tête plus ronde, les membres postérieurs plus allongés, les pieds fourrés, avec doigts bien divisés. Il est plus petit. Son pelage d'été est gris, presque sans trace de fauve, et très uniforme. Lancé, il ne prend pour ainsi dire jamais de grand parti, mais tourne, randonne, à peu de distance de son terrier. Non seulement ses allures, mais sa démarche même, est caractéristique.

Le Lièvre variable habite à la fois les fourrés, les pâturages

---

(1) Le Lièvre de Linné était le Lièvre du Nord. C'est en conséquence cette espèce, et non point le Lièvre ordinaire, qui a reçu le nom de *timidus*, et qui doit continuer à le porter, conformément à la loi de priorité, usitée en classification zoologique. Le Lièvre ordinaire portera le nom de *Lepus europaeus*.

et les rochers, jusqu'à des altitudes très élevées; au moins en été. En hiver, il descend, plus ou moins, jusque dans les forêts.

Cet animal est l'hôte exclusif des grandes Alpes. On ne le rencontre pas dans les massifs subalpins. Il n'existe ni dans les Bauges, ni dans le Massif de la Chartreuse, ni dans celui du Villard-de-Lans. Il ne semble pas dépasser, au Sud, les montagnes de la vallée de l'Ubaye.

Dans les régions où il se trouve au contact du Lièvre ordinaire, il n'est pas impossible que les deux espèces s'hybrident. Mais on ne possède pas d'échantillon tué en liberté.

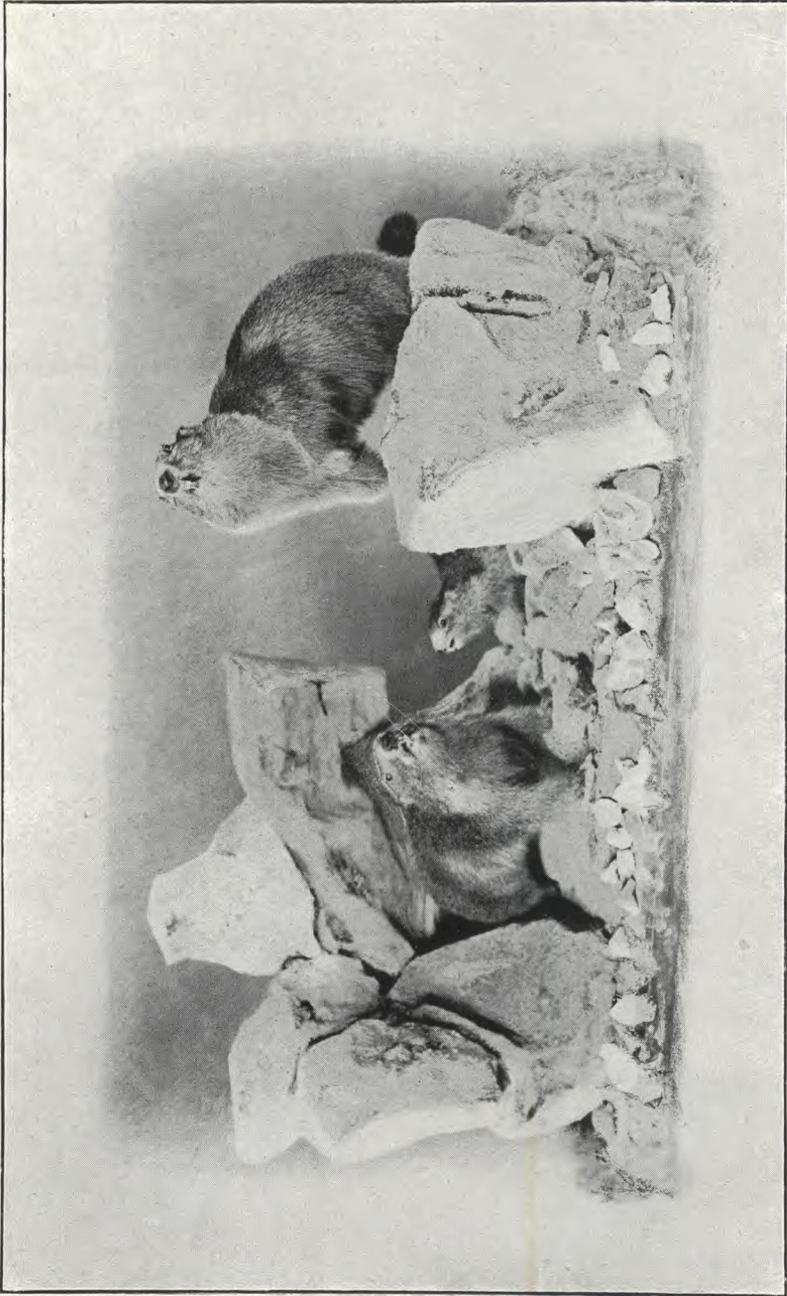
**La Marmotte.** — Cet animal (*Arctomys*, ou mieux *Marmota marmota*) était jadis connu de tout le monde, dans le Sud-Est de la France, à une époque où la généralisation du chauffage central n'avait pas encore fait disparaître les « petits ramoneurs », qui étaient presque tous Savoyards, et avaient, en général, avec eux, une Marmotte apprivoisée qu'ils faisaient danser au son d'un accordéon.

La Marmotte est un Rongeur, de la taille d'un gros Lapin, avec des oreilles courtes, et une queue assez peu développée. Elle peut devenir très familière.

On la rencontre en abondance au-dessus des limites de la végétation forestière, dans les pâturages alpestres, où elle vit en sorte de colonies. Sa répartition géographique actuelle ne semble pas dépasser, à l'Ouest, le sillon subalpin dont nous avons déjà parlé. Elle n'existe ni à la Grande Chartreuse, ni au Villard-de-Lans. Cependant, dans ce dernier massif, on trouve des débris de Marmottes préhistoriques.

C'est par erreur que certains auteurs signalent cet animal dans les Pyrénées, où il n'existe pas.

La Marmotte est essentiellement diurne. Elle vit en troupes. Lorsque l'une d'entre elles perçoit quelque danger, elle pousse ce que la plupart des auteurs appellent un *coup de sifflet*, et qui n'est autre chose qu'un *abolement suraigu*. Mais, au rebours des Chamois qui se fient à la conductrice du troupeau, et l'accompagnent dans sa fuite, même s'ils n'ont rien pu savoir du danger qu'elle a perçu, les Marmottes ont plus de curiosité, et aiment à se rendre compte des choses, individuellement. Aussi, dès qu'un



Le rocher des Marmottes (Muséum de Grenoble).



Lynx (Muséum de Grenoble).

coup de sifflet a été poussé, voit-on toutes les Marmottes du voisinage dressées sur leur train de derrière, en train d'inspecter l'horizon. C'est un spectacle généralement bref, mais toujours fort curieux.

La Marmotte est herbivore. Elle se tient volontiers assise, mangeant avec ses pattes de devant, à la manière des Écureuils.

Elle construit un terrier. Celui-ci est généralement orienté à l'Est. La Marmotte choisit, de préférence, pour le creuser, les terrains meubles : éboulis, schistes ou marnes gypseuses. Le terrier a une forme en Y couché, très caractéristique (fig. 3). L'extrémité en est élargie en forme de chambre, copieusement garnie de foin. C'est dans ce foin que les Marmottes, réunies en plus ou moins grand nombre (5 ou 6, le plus ordinairement) passeront l'hiver. La petite branche descendante du terrier est destinée à recevoir les détritits et les immondices.

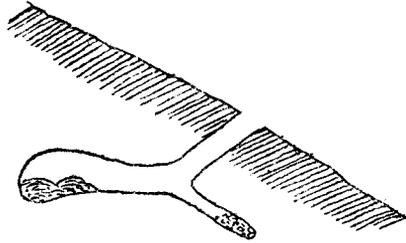


FIG. 3. — Coupe schématique d'un terrier de Marmotte.

La circulation des Marmottes dans les galeries surbaissées du terrier, où frotte leur dos, leur use assez fortement les poils de la région dorsale. Cette usure avait amené Buffon à imaginer la fable de la Marmotte transformée en chariot et traînée sur le dos par ses compagnes, ses quatre pattes, dressées comme des ridelles, enserrant une provision de foin. Bien entendu, c'est une fable.

La Marmotte passe l'hiver en vie latente. Et cette hibernation est un des phénomènes les plus curieux que puisse présenter un Mammifère.

La température du corps s'abaisse très fortement. Les fonctions sont ralenties. Toutefois, les savants ne sont pas d'accord

sur la physiologie intime de l'animal pendant cette période. Certains prétendent même qu'il augmenterait de poids (1), et que ce fait serait dû à une disparition des graisses par oxydation et absorption d'oxygène. Mais il paraît bien établi que la Marmotte maigrit considérablement pendant son hibernation, et que ses graisses se consomment, et ne s'oxydent point.

C'est surtout pendant l'hiver que les montagnards chassent la Marmotte, et ils ont une grande croyance dans l'efficacité de la graisse de cet animal contre les rhumatismes. La chair de la Marmotte, estimée dans la montagne, est, au demeurant, assez médiocre.

La dépopulation de nos hautes régions a entraîné une augmentation corrélative du nombre des Marmottes. Même au voisinage des grandes routes qui traversent les cols, les touristes peuvent parfois voir, et le plus souvent entendre ces charmants petits animaux.

Ajoutons qu'on connaît mal l'origine de la Marmotte, dont on n'a, en France, retrouvé des débris que dans les dépôts de la fin du Pliocène. C'est peut-être un des éléments antéglaciaires de la faune alpine.

**L'Ours.** — L'Ours (*Ursus arctos*) est le plus gros animal sauvage de la faune française. Un Ours adulte, de grande taille, peut, en effet, dépasser 220 kilos, poids auquel n'atteignent pas les plus grands cerfs, ni même les plus grands Sangliers (2).

Mais l'Ours existe-t-il encore dans nos Alpes? Oui, à n'en pas douter. J'ai déjà dit, au début de ce travail, que l'Ours n'était que *secondairement* alpin, et que la montagne avait été, pour lui, un territoire de refuge.

La toponymie, si précieuse pour l'histoire des animaux rares

(1) Cf. *C. R. Acad. Sc.*, 18 mai 1896.

(2) En ce qui concerne les Sangliers, le poids le plus fort constaté en France depuis un siècle paraît être de 206 kilos (412 livres) (Sanglier du Musée de Dijon). Dans l'Europe centrale (Hongrie, Pologne, Roumanie), on cite des chiffres plus élevés.

Pour l'Ours brun de France, les poids n'ont point été enregistrés. Mais 250 kilos paraît un maximum certainement rarement atteint. En Norvège, on cite un Ours de 380 kilos, dont la peau mesurait 2 m. 40 de long. Quant aux Ours bruns, vraiment colossaux, que l'on rencontre en Alaska et dans les Iles Aléoutiennes (*Ursus arctos dalli*), le plus grand connu ne mesurait pas moins de 4 m 10 de long, et pesait plus de 740 kilos! On a peine à concevoir de pareils monstres. Ce doivent être vraiment des animaux redoutables.

ou disparus, nous a conservé de nombreux vestiges de la présence de l'Ours en des lieux où il n'existe plus aujourd'hui.

Près de Grenoble, tout le monde connaît la Cascade de l'Oursière; et les forestiers connaissent bien la fontaine de l'Ours, dans la forêt de Boscodon, et la combe de l'Ours, dans la vallée de l'Ubaye (Forêt de Tournoux). Dans l'Isère, je citerai au hasard le village de l'Oursière, hameau de Saint-Sulpice-des-Rivoires (Canton de Saint-Geoire), Valoursière (hameau de Roybon), Valoursière, hameau de Valencin, canton d'Heyrieu.

Dans les Hautes-Alpes, Orcières, Montorcier, etc...

D'après la situation très diverse de ces localités, on voit que l'Ours se rencontrait jadis sur la plus grande partie du pays, même dans les plaines du Bas-Dauphiné, — alors plus boisées qu'aujourd'hui (1) — et où seuls les noms de lieu attestent aujourd'hui sa présence.

Actuellement, l'Ours a, depuis une vingtaine d'années, disparu de la Suisse, où il s'est maintenu longtemps dans le canton des Grisons. Dans les Basses-Alpes, il n'en a plus été vu depuis le milieu du XIX<sup>e</sup> siècle. Dans les Hautes-Alpes, le dernier fut tué en 1897, à Prapic, commune d'Orcières. On n'en avait pas vu depuis plus de cinquante ans dans la région.

En Haute-Savoie, le dernier Ours de la forêt de Doussard a été tué par le comte de Boigne, en 1893.

Et nous arrivons aux deux points de nos Alpes où l'Ours se maintient avec persistance : en Savoie dans les montagnes qui séparent la Maurienne du massif d'Allevard, entre La Chambre et Saint-Hugon) et, d'autre part, à la limite des départements de l'Isère et de la Drôme, entre la Chapelle-en-Vercors et le Massif du Villard-de-Lans.

Nous ne voulons pas remonter très haut pour faire l'histoire des captures, qui ne nous sont du reste pas toutes connues. Avant 1900, elles sont trop nombreuses pour qu'il en soit tenu compte.

En 1913, un Ours fut tué à Saint-Rémy-de-Maurienne; un autre en 1920 dans la forêt de Saint-Hugon; un autre à Montgella-

---

(1) Rappelons simplement la plaine de Bièvre (plaine de la Côte Saint-André) qui autrefois était une grande forêt où chassèrent François I<sup>er</sup> et Henri IV, et qui aujourd'hui est une des régions les plus nues de France, comparable à la Beauce.

frey, en 1921. D'autres ont été vus, notamment en 1927, près d'Épierre et même en 1928, près de Samoëns (Haute-Savoie). Mais il ne pouvait s'agir dans ce cas, que d'un Ours égaré, venant de la Tarentaise ou de la Maurienne.

A la limite de la Drôme et de l'Isère, un Ours fut tué au Grand-Veymont en 1904. Plusieurs ours furent vus, au mois d'octobre 1912, au-dessus de Saint-Agnan-en-Vercors; et nous avons pu voir nous-même, à l'époque, de nombreuses traces. En 1922, un Ours, qui fut aperçu, mit à mal quelques ruches dans le village de Romeyer, au nord de Die, à la lisière méridionale de la forêt de Vercors.

Enfin, d'après une source sérieuse, digne de foi, des traces authentiques d'Ours auraient été enregistrées, cette année même (1932), dans le massif de la Grande Chartreuse.

On voit que l'Ours, devenu très rare dans nos Alpes, s'y maintient encore avec persistance. C'est heureux, et il faut souhaiter que cette persistance soit durable. La constitution d'importantes réserves au voisinage de ses refuges; l'inaccessibilité de ceux-ci, qui comprennent de vastes étendues dépourvues de voies de communications, et enfin, la dépopulation de la montagne, permettent de l'espérer.

Car l'Ours n'est pas vraiment un animal nuisible. Il n'est carnassier que par occasion, j'allais dire par erreur. Parmi les productions et les récoltes de l'homme, les ruches à miel, les pommes, les avoines surtout, sont seules l'objet de ses déprédations. Et encore, celles-ci ne se manifestent que bien rarement. Les troupeaux n'ont à souffrir de ses attaques que s'ils se trouvent encore à la montagne, en cas de chute précoce de neige. C'est ce qui s'est passé en 1912, où quatorze moutons avaient été tués et emportés par les Ours, ce qui supposait *au moins* sept de ces animaux.

Ordinairement, ce sont les productions de la forêt : les racines bulbeuses de certaines Monocotylédones, les œufs de fourmis, le miel des abeilles sauvages (car l'Ours grimpe fort bien aux arbres), les champignons, les Airelles, et surtout les Fâines, qui forment le fond de son alimentation. L'Ours se retire, en hiver, dans une grotte, sous un rocher, parfois sous un buisson épais, auquel la neige fait une calotte imperméable. Il y passe l'hiver,

en demi-hibernation, sans trop bouger, et maigrit beaucoup. Il n'y a rien de vrai dans la fable qui veut que pendant cette période, il absorbe une sorte de lait qui lui suinterait de la plante des pieds.

Terminons en indiquant que l'Ours est un animal agile, très rapide, doué d'un excellent odorat, qui fuit l'homme, même lorsqu'il est blessé. Il n'attaque que lorsqu'il y est contraint et seule l'imperfection des armes des anciens montagnards a pu faire croire que cette attaque était dangereuse.

**Le Lynx.** — Le Lynx est certainement un des animaux les plus méconnus de la faune française. Il est resté pour ainsi dire ignoré des populations qui ont vécu à son contact, même quand ses déprédations leur étaient le plus dommageables. Buffon l'a déclaré disparu de la France. Des traités scientifiques, des ouvrages de vulgarisation, des articles de revues spéciales, même, on reproduit cette affirmation, en donnant toutefois pour la disparition du Lynx des dates diverses, de 1822 à 1863. Les chasseurs aussi, l'ont ignoré. Alpinus, l'auteur de la *Chasse alpestre*, n'a pas cité une seule fois son nom dans ses ouvrages. Et cependant, nous n'avons pas relevé moins de soixante captures de Lynx, en France, depuis 1870, et, à notre avis, cet animal se maintient encore sur notre territoire, et en particulier dans nos Alpes.

Certes, il y est réduit, sans doute, à quelques individus seulement. Mais il semble bien qu'il existe encore dans certaines forêts reculées de la Haute-Maurienne, et dans les parties supérieures de la vallée du Queyras.

C'est un énorme chat jaunâtre, à queue très courte, haut sur pattes, et dont les oreilles sont surmontées de pinceaux. Son poids peut atteindre 30 kilos. C'est donc un animal de taille fort respectable. Il vit essentiellement de proies vivantes : les jeunes Chamois, les Lièvres blancs, les Marmottes, les jeunes Tétrins, et aussi les Chèvres et les Moutons des hauteurs sont ses victimes les plus ordinaires.

Il est devenu nocturne; peut-être l'était-il dès l'origine; mais cela semble plutôt un caractère acquis.

En tout cas, le Lynx est un des éléments arctiques de la faune

alpine, car il existe dans le nord des deux continents. Il semble y en avoir, en Europe, deux espèces, dont l'une habite l'Europe septentrionale et centrale (Alpes et Carpathes) et l'autre la région méditerranéenne.

On ne chasse pas le Lynx. On peut le tirer quand on le rencontre; mais cette rencontre ne saurait être que l'effet du hasard. C'est surtout, en hiver, à la saison du rut que les individus restants se manifestent par leurs hurlements. Car la difficulté de s'accoupler les amène à faire, à la recherche d'un conjoint, de grandes randonnées pendant lesquelles ils peuvent être vus ou entendus.

Les derniers Lynx tués en France l'ont été en 1907 et 1909, dans le Queyras. La peau du dernier figure au Musée de Gap. En Italie, il en fut tué un en 1909, sur le revers italien du Viso, dans la réserve royale de Valdieri.

En Suisse, le dernier Lynx tué date de 1894; mais un autre a été aperçu, en 1909 encore, au Simplon.

Depuis 1909, des Lynx ont été revus dans nos Alpes à diverses reprises, en 1911, en 1912, en 1913 et en 1923. Quelques carnages de moutons ont été aussi signalés, dont certains ne peuvent guère être imputables qu'au Lynx.

**Les Coqs de Bruyère.** — On distingue communément le Grand Coq (*Tetras urogallus*), et le Petit Coq (*Tetras* ou *Lyrurus tetrix*).

Le Grand Coq de Bruyère est un habitant de la forêt résineuse des basses et moyennes montagnes. Ce n'est pour ainsi dire plus qu'un souvenir historique pour les Alpes, dont on l'a cru, voici quelques années, entièrement disparu. Depuis, cet Oiseau a été revu, sur quelques points, soit par lui-même, soit par ses hybrides avec le petit Coq (1). On m'excusera de ne pas dire où. En matière de protection, le secret est la meilleure condition à observer. Nous dirons seulement que le Grand Coq était commun dans toutes les Alpes, au cours du XVIII<sup>e</sup> siècle. En 1806, Perrin-

---

(1) Ces hybrides qui n'étaient point trop rares, jadis, et qui, aujourd'hui encore, se rencontrent assez communément dans les pays du Nord, ont été pris longtemps pour une espèce particulière, qu'on nommait *Tetras medius*, et communément *Rackelhan*. Ils sont de taille intermédiaire entre le grand et le petit Coq, et ont la queue longue, et à peine lyrée (les mâles).

Dulac, dans sa *Description générale du Département de l'Isère*, le déclare déjà rare. En 1843, Bouteille l'inscrivait encore parmi les Oiseaux du Dauphiné, et indiquait qu'il en restait quelques couples dans le Vercors. Dans le Massif d'Alleverd, le dernier aurait été tué vers 1880, non loin de Pinsot. En Savoie, cet Oiseau a disparu de bonne heure, au dire des auteurs. Selon M. Denarié, le dernier aurait été tué dans les bois d'Entremont-le-Vieux, un peu avant 1860.

En France, on trouve encore le Grand Coq en Alsace, dans les Vosges, le Jura et les Pyrénées. Il a entièrement disparu du Massif central, où il existait au XVIII<sup>e</sup> siècle.

En Europe, on le rencontre encore en Suisse, où il est rare, et où sa chasse est sévèrement réglementée; en Allemagne; dans les Carpathes (Roumanie, Tchéco-Slovaquie, Hongrie); en Pologne, en Suède, en Courlande, en Finlande et en Russie. En Écosse, d'où il avait disparu, il a été réintroduit avec succès.

Dans l'Est de l'Europe, le Tétrás urogalle forme une sous-espèce particulière (*T. u. uralensis*) beaucoup plus grise.

Le petit Coq de bruyère, le *Birkhahn* des peuples de langue allemande, ce qui veut dire littéralement *Coq de Bouleaux* est un habitant de la zone sub-arctique. C'est pour la faune alpine, un des éléments arctiques dont nous avons parlé en commençant. On rencontre, en effet, cette espèce sous des formes diverses dans le Nord de l'Europe (y compris l'Écosse et l'Irlande) et en Sibérie. Elle habite les bois de Bouleaux, à la limite nord des forêts, d'où son nom allemand.

En France, le petit Coq de bruyère habite la limite supérieure de la végétation forestière : forêts de Mélèze, prés-bois, Rhododendrons, Airelles parsemées de Pins, peuplements d'Aune vert. Il descend relativement peu en hiver, et les montagnards prétendent qu'il vit dans des galeries creusées sous la neige.

A l'ouverture, on trouve les Tétrás de l'année en compagnie de dix ou douze. Les vieux Coqs, bien reconnaissables à leur livrée d'un beau noir bleu et à leur queue très fourchue, vivent isolés ou groupés par deux ou trois.

La chasse des poules est interdite. Ces poules sont, du reste, très différentes des coqs. Elles sont rousses, avec un plumage plus ou moins moucheté, sur les parties supérieures, et plus clair,

finement barré transversalement de noir, sur la poitrine et sur le ventre.

Ajoutons enfin que le Petit Coq de bruyère porte, en Dauphiné, le nom vulgaire de *Faisan*. Je ne sais pourquoi, d'ailleurs, car il n'a rien de commun avec cet oiseau.

**La Gélinotte.** — Cet Oiseau (*Tetrastes bonasia*) est un véritable Tétrás. C'est l'hôte des forêts subalpines, principalement de celles où se mélangent le Hêtre et le Sapin; elle y est assez abondante, mais passe, d'ordinaire, inaperçue. Le chien la fait rarement lever dans de bonnes conditions. Le plus souvent elle piète rapidement puis part et se branche en silence. Il faut, pour la trouver, beaucoup d'expérience et un œil très exercé.

Au printemps, au moment des amours, on la rappelle fort bien et on peut en rassembler une grande quantité. Mais la chasse étant interdite à cette époque, seuls se livrent à ce curieux exercice les braconniers et les rares ornithologistes désireux d'étudier les mœurs de ces Oiseaux qui témoignent, vis-à-vis d'un bon « rappelleur » d'une confiance absolument invraisemblable.

La Gélinotte n'est pas, véritablement, un animal alpin; néanmoins, elle appartient assez nettement à la zone subalpine pour qu'elle puisse trouver naturellement sa place dans cette esquisse.

**Le Lagopède.** — Le Lagopède des Alpes (*Lagopus mutus helveticus*) ou Perdrix des neiges, ou *Ptarmigan* (nom écossais), porte en Dauphiné le nom vulgaire de *Falabre* (d'origine inconnue), et dans certaines régions de la Savoie, celui d'*Arbenne*, mot qui paraît une corruption du latin *albina*. C'est un de ces éléments arctiques dont nous avons parlé; on rencontre des Lagopèdes dans tout le Nord de l'Asie, de l'Europe (y compris l'Écosse) et de l'Amérique, sous des espèces diverses, mais voisines.

Ce que cet Oiseau présente de plus remarquable, c'est assurément son changement de plumage saisonnier. Tous les habitants des Alpes savent que, gris roussâtre plus ou moins moucheté en été, il est en hiver d'un blanc de neige. Mais ce changement de plumage se fait d'une façon très compliquée : il y a, chez le Lagopède, plusieurs mues annuelles, dont une partielle; ces mues

ne se produisent pas aux mêmes saisons chez les deux sexes; et elles se compliquent de véritables migrations de pigments, qui changent complètement la couleur du plumage, en dehors de toute mue. Il serait trop long de donner ici le détail de ces curieuses transformations qui ont été très bien étudiées par l'ornithologiste anglais Ogilvie-Grant (1). La seule chose à en retenir, c'est d'abord ce changement total de plumage, et ensuite que ce changement n'est pas un fait simple, ni le résultat d'une mue ordinaire.

La *Falabre* habite très haut dans la montagne; elle se tient nettement au-dessus de la forêt, dans la région des pâturages supérieurs. L'Oiseau vit en compagnie et aime plonger dans les escarpements, ce qui peut rendre sa chasse dangereuse.

En hiver, il peut vivre littéralement sous la neige, dans de véritables galeries creusées au contact du gazon alpin.

Au rebours des espèces précédentes, cet Oiseau ne constitue pas un gibier d'une qualité culinaire éminente.

**Bartavelle.** — Les Bartavelles constituent un groupe de Perdrix qui se rencontrent dans les hautes montagnes de la zone tempérée du continent eurasiatique, depuis la Chine jusqu'à la France. Elles ne comptent pas moins de treize espèces géographiques (sous-espèces) réparties en Chine, dans le Thibet, le Népal, le Sind, le Pamir, la Boukharie, le Turkestan; en Perse, en Palestine, en Syrie, en Cilicie, en Asie-Mineure, dans les Iles grecques, en Thrace, dans les Balkans, les Carpathes, et les Alpes (2).

La seule forme qui nous intéresse est la forme française : *Alectoris graeca saxatilis* (Meyer), la véritable Bartavelle.

Il est peu d'Oiseaux qui aient été aussi méconnus. On a voulu en voir partout. Déjà Toussenel, en 1860, avait écrit : « Le monde est plein de gens qui s'imaginent avoir occis des centaines de Bartavelles, et qui n'en ont jamais vu voler une seule ». Encore aujourd'hui, on parle de Bartavelles dans les Pyrénées, dans les Cévennes, dans le Périgord (!) et jusque dans l'Afrique du Nord.

(1) Cf. *Guide to the gallery of birds in the department of Zoology in the British Museum*, 3<sup>e</sup> éd., London, 1921.

(2) Cf. Dr. E. HARTERT. Voir Index bibliographique.

C'est en vain que des ornithologistes comme Saunders, Blasius, et moi-même, se sont attaqués à la légende. Celle-ci est vraiment tenace. En réalité, la Bartavelle n'existe en France que dans une

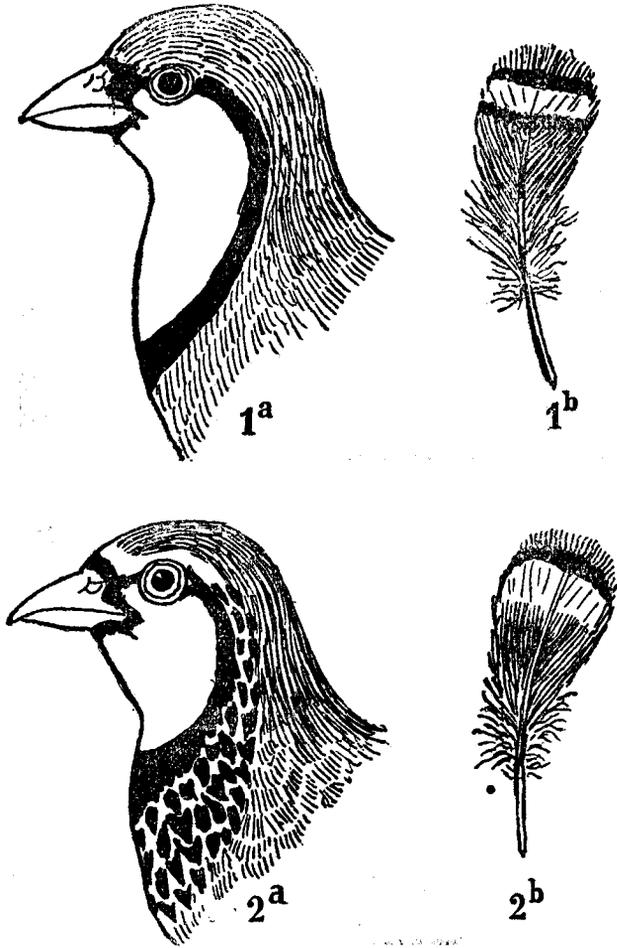


FIG. 4. — Bartavelle et Perdrix rouge.

1. Bartavelle. a, tête; b, plume des flancs. 2. Perdrix rouge. a, tête; plume des flancs.

partie des Alpes. C'est un des éléments orientaux dont je vous parlais tout à l'heure, et la carte montre qu'elle n'a pas franchi, à l'ouest, le sillon subalpin.

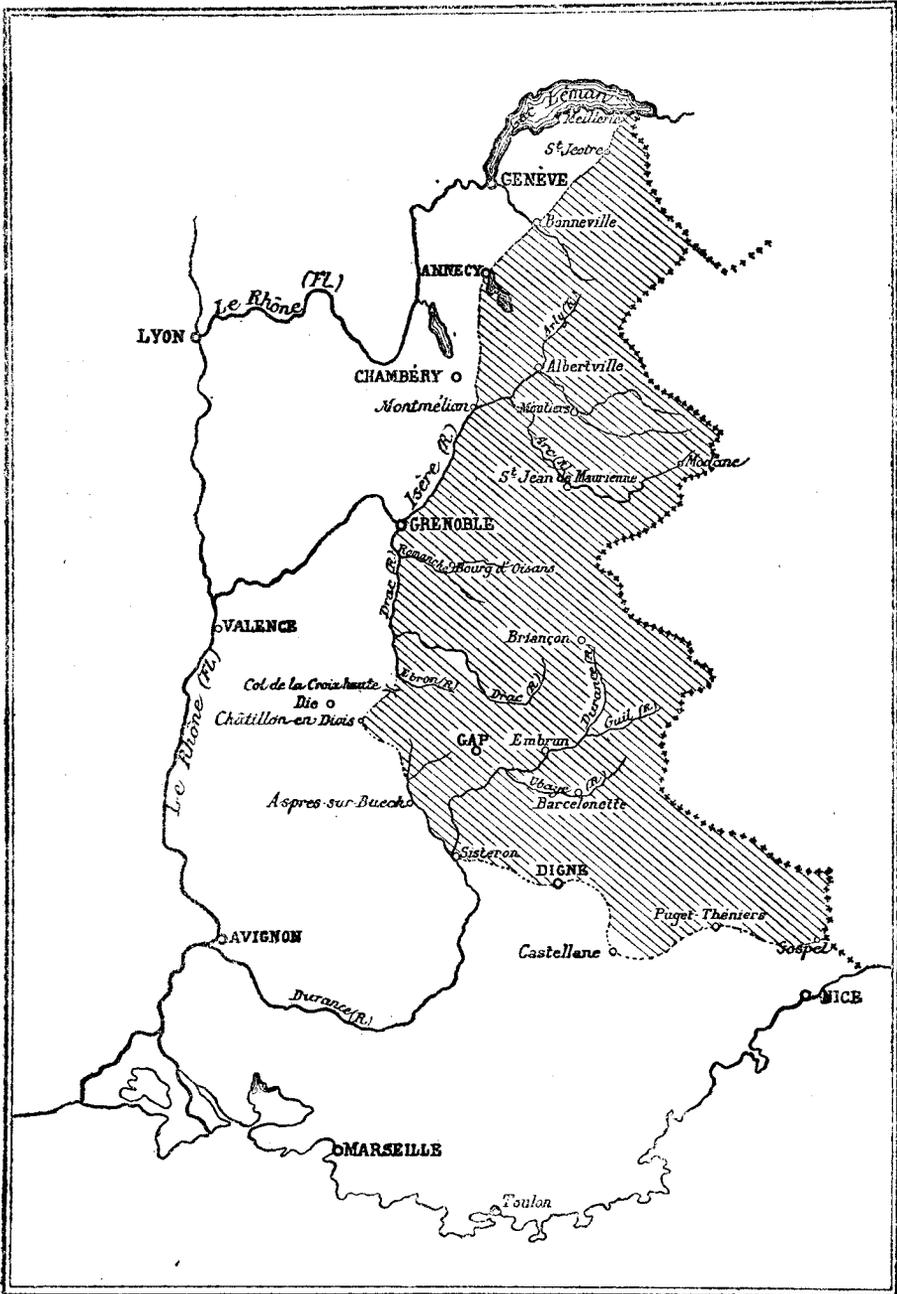


FIG. 5. — Carte de la répartition de la Bartavelle en France.

Il est facile de s'en rendre compte, lorsqu'on fait des recherches sur place. La Bartavelle et la Perdrix rouge (qui est à l'origine de toutes les confusions) sont, en effet, des plus faciles à distinguer : *collier linéaire, et plume des flancs portant deux bandes noires, chez la Bartavelle ; collier tacheté, et plume des flancs portant une seule ligne noire, chez la Perdrix rouge*. La distinction est tout à fait simple.

Il faut cependant signaler que la Bartavelle et la Perdrix rouge peuvent s'hybrider, et donnent alors naissance à ces curieuses Perdrix dont Bouteille avait voulu faire une espèce spéciale, et qu'on nommait communément des *Rochassières*. Ces hybrides sont devenus à peu près introuvables aujourd'hui, au fur et à mesure que se disjoignent, par réduction simultanée, les aires de dispersion respectives de la Bartavelle et de la Perdrix rouge. Ils doivent donc être signalés à l'attention des chasseurs dauphinois, savoyards, et surtout bas-alpins, comme des spécimens dignes d'être conservés. On les distinguera facilement, car on peut dire, sommairement, *qu'ils ont le collier comme la Perdrix rouge, et les plumes des flancs comme la Bartavelle*.

Cette plume des flancs, portant deux bandes noires, est un critérium infailible de l'existence de la Bartavelle. Son prélèvement n'exige aucun préparateur. Elle ne peut être prise sur des sujets destinés à la broche ; et elle suffit pour établir l'état civil d'une Perdrix douteuse ; si ce n'est pas une Bartavelle, c'en sera un hybride ; et nous pouvons affirmer qu'on ne la trouvera jamais que dans les Alpes.

La Bartavelle peut atteindre, couramment de 700 à 800 grammes. Ce dernier chiffre paraît un maximum.

Contrairement à ce que prétendent les auteurs, cet Oiseau ne vit pas exclusivement « dans les lieux particulièrement arides ». Cependant, elle affectionne les grands éboulis de rochers, entre ou même sous les pierres desquels elle excelle à se dissimuler. En hiver, par la neige, elle cherche volontiers un abri contre le froid sur le chapeau des cheminées des chalets, et il est arrivé parfois aux habitants de ces demeures élevées de voir quelqu'un de ces oiseaux tomber jusque dans leur foyer. La Bartavelle se livre volontiers à une petite transhumance, descendant en

hiver dans les vallées, et remontant au printemps sur les hauteurs. Je ne vous en dirai pas plus sur les mœurs de cet intéressant Oiseau, vous renvoyant pour cela à Tschudi, Fatio et Bailly, qui ont étudié très complètement cette espèce (1).

**L'Aigle royal.** — L'Aigle royal (*Aquila chrysaetos*) est un habitant de toute la moitié boréale du globe. Sous des formes géographiques diverses, on le rencontre en Amérique du Nord, dans toute l'Asie au nord de l'Inde, dans l'Afrique du Nord, de l'Égypte au Maroc. En Europe, il existe dans toutes les régions de hautes ou moyennes montagnes, depuis l'Écosse jusqu'à l'Espagne.

Dans les Alpes, il était naguère fort commun. Depuis quelques années, il semble s'être sérieusement raréfié, sans qu'on puisse indiquer clairement les causes de cette diminution. Celle-ci est-elle un des facteurs de cette renaissance des Chamois, dont je vous parlais tout à l'heure? C'est possible, mais on ne peut, actuellement, rien affirmer. Il est certain que l'Aigle royal attaque volontiers les jeunes Chamois, et même, dit-on, les Chamois adultes, bien qu'il soit certainement, à cet égard, moins audacieux que le Gypaète. Il préfère les Marmottes, les Lièvres blancs, les Tétràs, — voire les jeunes Agneaux et les Volailles; et à l'occasion, il ne dédaigne pas les cadavres des grands animaux, Vaches ou Mulets, qu'il peut rencontrer dans la montagne.

Le plumage de cet Oiseau est assez variable suivant l'âge. Mais la mue des grands Rapaces étant partielle et irrégulière, on ne trouve pas les distinctions bien tranchées qui, chez beaucoup d'autres Oiseaux, suivent chacune des premières mues.

Ce qu'on peut dire, c'est qu'un Aigle ayant les tarses roux et la queue entièrement grise, rayée de brun, est adulte : plus de six ou sept ans. Les Oiseaux plus jeunes ont la queue largement blanche à la base, et les tarses blanchâtres. Ceux-ci roussissent les premiers.

L'Aigle royal peut atteindre une assez grande taille. Néanmoins, son envergure, chez les femelles (toujours plus grandes

---

(1) Voyez l'Index bibliographique.

que les mâles) ne dépasse jamais 2 m. 50. C'est déjà considérable.

Il peut nicher vers deux ans, c'est-à-dire encore en livrée de jeune. Il utilise, en général, les nids construits les années précédentes, parfois par un autre couple. Le même nid sert ainsi plusieurs fois, et comporte chaque année une stratification nouvelle de branchages et de débris divers. On y trouve généralement des œufs intacts, enfouis sous les détritiques; les Aigles pondent en effet deux ou trois œufs, dont un ou deux seulement viennent à éclosion. On peut ainsi, avec certitude, établir si une aire actuellement désertée, a été occupée par des Aigles ou des Gypaètes, car les œufs peuvent être facilement déterminés par un spécialiste.

**Le Gypaète barbu.** — Le Gypaète (*Gypaëtus barbatus*) porte souvent, dans nos Alpes, le nom de Vautour des Agneaux, traduction littérale du nom de *Lämmergeier* que lui ont donné, de temps immémorial, les peuples de langue allemande.

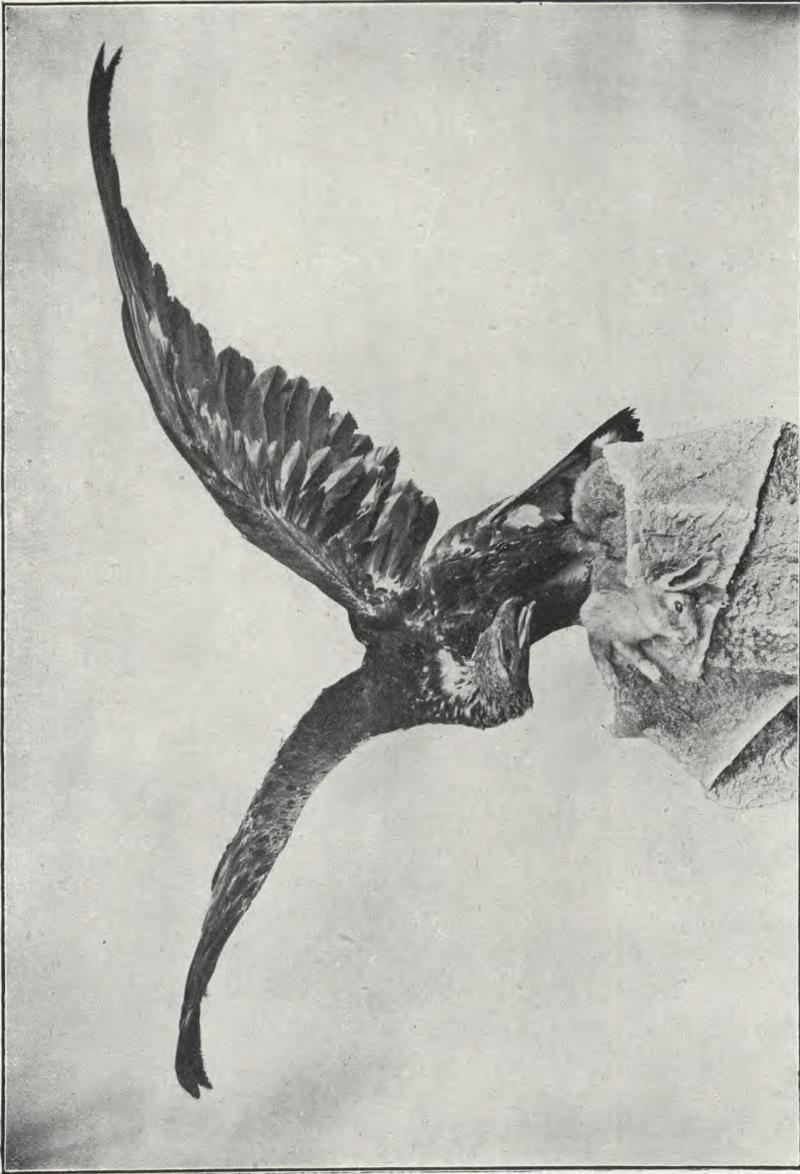
Ce magnifique Rapace, sous des formes géographiques diverses, habite les grandes chaînes de montagnes de l'Ancien Monde : l'Himalaya, l'Altai, le Caucase, les montagnes de la Thrace et de la Bosnie, la Sardaigne, les Pyrénées, l'Atlas, et les Alpes. Dans cette dernière région, il est, pour ainsi dire, éteint. Il a disparu entièrement des Alpes autrichiennes et de la Suisse, et quelques individus subsistent seuls dans nos Alpes françaises.

Le dernier Gypaète alpin connu a été tué en décembre 1913, au-dessus d'Aoste. Il a été donné au Club alpin italien, de Turin. Depuis, l'espèce a été revue à l'Iseran, dans le massif du Pelvoux, et dans le fond du Queyras, au Viso. Mais on ose à peine supputer le nombre des individus qui peuvent encore subsister!

Le Gypaète a disparu sous des influences diverses, parmi lesquelles l'emploi généralisé de la Strychnine a joué certainement un grand rôle. Plusieurs, parmi les derniers Gypaètes capturés, de 1890 à 1910, ont été empoisonnés de cette façon.

C'est qu'en effet, le Gypaète, à l'occasion, ne dédaigne pas les cadavres, voire même les os desséchés, dont sa formidable puissance digestive lui permet de tirer parti. En Espagne, on l'ap-

PLANCHE VI



Aigle royal (Muséum de Grenoble).



Gypaète barbu, mâle adulte (collection Lavauden au Muséum de Grenoble).

pelle communément *Quebranta huesos*, le *Briseur d'os*. Mais le Gypaète alpin a, au cours des âges, témoigné d'une préférence marquée pour les proies vivantes, au fur et à mesure que disparaissaient le Loup, le Lynx, et même l'Ours, qui avaient, dans le passé, dû être ses pourvoyeurs; et aussi à mesure que les progrès de la civilisation rendaient de plus en plus rares, sur les hauteurs, les cadavres de grands animaux.

Le Gypaète est aujourd'hui trop exceptionnel pour qu'il puisse être considéré comme un facteur quelconque, dans la plus ou moins grande abondance, des Bouquetins et des Chamois, qui, naguère, constituaient ses proies ordinaires. Ce Rapace est, quoi qu'on en ait dit, parfaitement capable d'enlever des proies même assez importantes; la prétendue faiblesse de ses serres n'est qu'une légende. Mais son procédé habituel d'attaque est différent; il préfère *dérocher* ses victimes, aventurées sur des crêtes ou sur des corniches. « Invisible dans la nue, écrit Alpinus, il plonge; et, lorsqu'au plein de sa trajectoire formidable, il arrive sur le Chamois, le puissant Oiseau n'est plus qu'un projectile affolé, invincible, inévitable. La malheureuse Antilope vole avec lui dans l'abîme, où, bientôt après, son vainqueur va s'en repaître. » En somme, c'est l'application des principes de la mécanique, l'Oiseau utilisant « le choc de sa masse, rendu terrible par sa vitesse ». Alpinus, qui vivait en un temps où le Gypaète était plus commun qu'aujourd'hui, cite plusieurs exemples d'attaques semblables, dont une perpétrée contre un chasseur. Les enlèvements d'enfants par le Gypaète n'étaient pas d'autre part, absolument anormaux. Je ne rappellerai que pour mémoire le cas, déjà ancien, de ce berger suisse, accusé d'avoir fait disparaître un de ses enfants, et qui fut acquitté sur le témoignage du D<sup>r</sup> A. Girtanner qui put établir, grâce à une plume tombée sur le théâtre du rapt, que le ravisseur était un *Lämmergeier*. En France même, non loin de Chambéry, deux attaques d'enfants furent signalées, en 1897, par le D<sup>r</sup> Chabert, comme ayant eu lieu au hameau de Vérel-Pragondran, et imputables à un couple de Gypaètes qui habitait alors les rochers du Nivolet (1).

(1) Cf. M. DENARIÉ, 1902. Voir la Bibliographie.

Le Gypaète adulte est un magnifique Oiseau, blanc et noir, dont les parties inférieures sont rehaussées d'orange aux flancs et à la collerette. Ses yeux sont blancs, cerclés de rouge. Les jeunes Oiseaux (jusqu'à quatre ou cinq ans) sont beaucoup plus foncés, et ont, notamment, la tête noire. Ils sont, certainement, dans cet état, confondus avec l'Aigle royal. Cependant, le Gypaète et l'Aigle sont bien faciles à distinguer, même au vol; l'Aigle

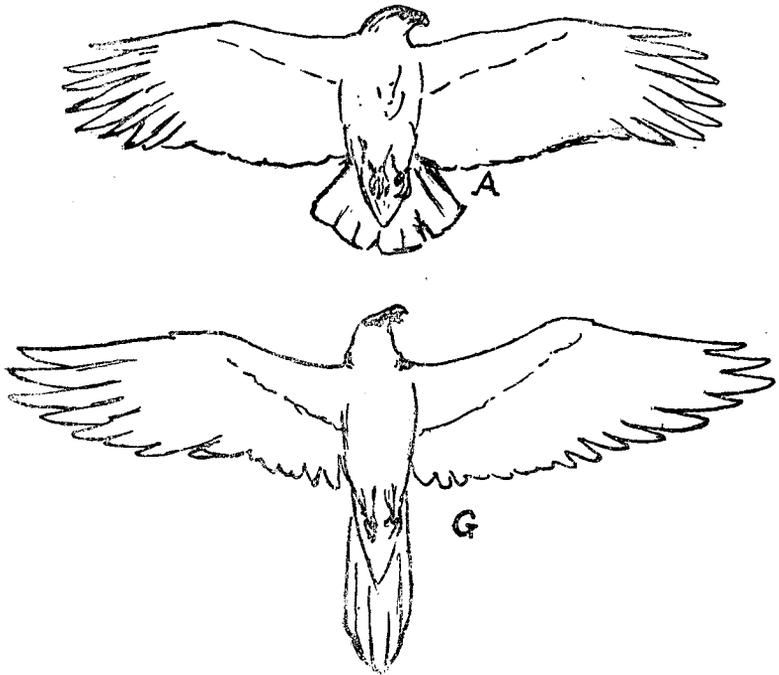


FIG. 6. — Silhouettes comparées, au vol, de l'Aigle royal et du Gypaète.

ayant la queue courte et carrée, et les ailes larges et obtuses, alors que le Gypaète a les ailes longues et pointues, et la queue également longue et pointue, en forme de coin. Il est du reste habituel (on ne sait pourquoi) que cet Oiseau passe inaperçu des populations au contact desquelles il vit. Dans les montagnes du Sud-Tunisien, où le Gypaète n'est point trop rare, j'ai pu montrer ce splendide Rapace à des indigènes qui ont été profondément stupéfaits, et qui m'ont déclaré ne l'avoir jamais vu.

Achevons par quelques données relatives à la taille du Gypaète. La longueur de sa queue lui donne une très grande longueur totale : 1 m. 20, chez certains individus. L'envergure peut atteindre 3 m 50, chez de grands Gypaètes de l'Asie centrale; dans les Alpes, on a enregistré des envergures dépassant 3 mètres.

\*  
\* \*

Le Chasseur peut rencontrer, dans nos Alpes, bien d'autres Oiseaux de taille plus faible : les Corneilles alpines, le Choquard à bec jaune et le Crave à bec rouge; le Casse-noix, Corvidé des forêts de Conifères, brun tacheté de blanc, et qui porte un sac gulaire lui tenant lieu d'abajoues, où il emmagasine, notamment, les amandes de Pin Cembro; le Cincle plongeur, passereau qui cherche, sous l'eau, de si curieuse façon, les larves aquatiques dont il se nourrit. Le Pinson Niverolle, l'Accenteur (Alpins blancs et gris, de leurs noms vulgaires) sans oublier le Papillon de roches, le charmant Tichodrome échelette, au nom si barbare. Tous ces Oiseaux, évidemment, doivent être respectés, car il n'est pas dans la nature, — sauf exception, — d'animaux véritablement nuisibles, et si l'on a été contraint de proscrire le Loup, le Lynx, l'Aigle et le Gypaète, qui étaient par trop directement contraires aux intérêts de l'homme (1), les autres animaux, tous les animaux de la faune alpine, même ceux que ne protège pas la loi, méritent d'être traités avec respect. Et ceux dont la poursuite même fait l'objet de nos divertissements, le Chamois, le Coq de Bruyère, etc., doivent être ménagés, par l'effet de ces mesures conservatrices que les forestiers connaissent bien, et dont ils sont les premiers à apprécier les effets; mesures qui prélèvent l'accroissement sans entamer le capital : réduction des périodes

---

(1) Il faut remarquer que cette nocuité est toute relative; les animaux carnassiers font en effet véritablement la police sanitaire chez les animaux qui leur servent de proie. A ce titre, ils peuvent devenir utiles : c'est ainsi qu'en Écosse, des épidémies sur les Grouses ont amené à protéger le Faucon pèlerin; qu'en Autriche, on a jadis interdit de tuer l'Aigle royal pour enrayer une épizootie qui décimait les Chamois; et il faut se souvenir qu'en Afrique australe, les maladies si graves qui atteignent les troupeaux ont été, très évidemment, favorisées par la destruction pour ainsi dire complète des Lions. La nature est un équilibre qu'il est toujours imprudent de rompre.

d'ouverture; protection des femelles et des jeunes, et j'ajouterai enfin, limitation spontanée du nombre des victimes. Moyennant quoi, dans nos Alpes, il y aura encore de beaux jours pour le chasseur, suivant la prédiction d'Alpinus, dont je me devais de citer le nom, à l'issue d'une causerie consacrée à la Chasse alpestre.

---

## BIBLIOGRAPHIE <sup>(1)</sup>

---

- \*ALPINUS (H. Faige-Blanc), *La chasse alpestre en Dauphiné*. 1<sup>re</sup> éd., in-12, Grenoble, 1873; 2<sup>e</sup> éd., petit in-4, Grenoble, 1924.
- BÆCHLER (E.), *Die Wiedereinbürgerung des Steinwildes in den Schweizeralpen*. Saint-Gall, 1919.
- BAILLY (J.-B.), *Ornithologie de la Savoie*. 4 vol. in-8, Paris-Chambéry, 1853-1854.
- BOUTEILLE (H.), *Ornithologie du Dauphiné*. 2 vol. in-4, Grenoble, 1843.
- BURG (G. DE), *Aussterbende Tiere in der Schweiz*. Diana, Genève, 1908.
- CAMERANO (L.), *Ricerche intorno allo Stambecco delle Alpi* (*Mem. Real. Accad. Sc. di Torino*), 1905-1906, I et II.
- *Ricerche intorno ai Camosci* (*Mem. Real. Accad. Sc. di Torino*), 1910, I; 1914, II; 1915, III.
- \*DENARIÉ (M.), *Sur quelques animaux de la Savoie disparus ou en voie de disparition* (*Bull. Soc. Hist. nat. de Chambéry*), 1902.
- *Observations nouvelles sur quelques animaux de la Savoie disparus ou en voie de disparition* (*Bull. Soc. Hist. nat. de Chambéry*), 1095.
- FATIO (V.), *Faune des Vertébrés de la Suisse*. I. Mammifères, 1865; II, Oiseaux, 2, 1899; I, 1904, Genève et Bâle.
- GIRTANNER (D<sup>r</sup> A.), *Beitrag zur Naturgeschichte des Bartgeiers der Centralalpenkette*, Saint-Gall, 1870.
- *Der Alpensteinbock*. Trier, 1878.
- *Zur Kenntniss des Bartgeiers*. Blasewitz-Dresden, 1888.
- HARTERT (D<sup>r</sup> E.), *Die Vögel der Paläarktischen Fauna*. 3 vol. grand in-8, Berlin, 1903-1923.
- LAVAUDEN (L.), *Contribution à l'étude du Gypaète* (*Rev. Franç. d'Ornithologie*), mars-avril, 1911.
- *Le Bouquetin des Alpes; recherches historiques, zoologiques et cynégétiques* (*Bull. Soc. dauphinoise d'études biologiques*), 1912.
- *Essai sur la Bartavelle* (*Le Saint-Hubert illustré*, novembre 1923-février 1924).

---

(1) Nous avons marqué d'un \* les ouvrages qui doivent être consultés avec circonspection au point de vue de l'histoire naturelle.

- LAVAUDEN (L.), *La protection du Chamois dans les Alpes françaises. Premier Congrès international pour la protection de la Nature.* Paris, mai-juin 1923, 1925.
- *Essai sur l'histoire naturelle du Lynx* (*Bull. Soc. scientifique du Dauphiné*), 1930.
- MAROLLES (Magné DE), *La chasse au fusil.* 2<sup>e</sup> édit., in-8. Paris, Barrois, 1836.
- RÉROLLE (L.), *Recherches sur l'histoire, la répartition, la diminution des Mammifères et des Oiseaux des Alpes françaises.* Grenoble, 1898.
- *Les Ours en Dauphiné* (*Rev. des Alpes dauphinoises*, 4<sup>e</sup> année, 1902, n<sup>o</sup> 2).
- *Bouquetins et Chamois* (*Rev. des Alp. Dauph.*, 4<sup>e</sup> année, 1902, n<sup>o</sup> 10).
- SALVADORI (T.), *Notizie intorno al Gypaëtus barbatus* (*Boll. Mus. zool. R. Univ. di Torino*, X), 1895.
- \*TREDICINI DE SAINT-SÉVERIN (Comte H.), *La chasse au Chamois.* 1<sup>re</sup> édit., petit in-8, 1897; 2<sup>e</sup> édit., in-8, 1924.
- TSCHUDI (F. DE), *Das Thierleben der Alpenwelt*: Éditions françaises : *Le Monde des Alpes* (Traduction O. BOURRIT). 3 vol. petit in-8, Genève, 1858; *Les Alpes* (Traduction VOUGA et SCHIMPER). 1 vol. grand in-8 illustré. Berne et Strasbourg, 1859.

## ON FAUNA OF INTEREST TO HUNTERS IN THE FRENCH ALPS

---

Both for Mammalia and Birds the Alps offer special biological conditions, very similar to those of the polar regions, but differing by the regular diurnal changes of day and night. The present alpine fauna is paleontologically of mixed origin : arctic, mediterranean and oriental. Its whole history is dominated by the glacial period. At the end of the latter, a few species of the arctic fauna (The Reindeer, the Wolverine, the Musk-Ox) have moved up northwards and without settling in the mountains which do not suit them. But, on the other hand, the Lynx, the Variable Hare and the Common Ptarmigan present alpine, as well as nordic forms. The eastern element is represented by the Ibex, the Chamois and the Rock Partridge. The mediterranean elements, few in number, are all birds, of which some must be looked upon as autochthonous and preglacial : the Snow Vole, the alpine Shrew, the Bearded Vulture, the water-ousel, the alpine crows. Water fowl from the North may stop in the course of their peregrinations, but none of them makes its nest there.

Before turning to the alpine animals of special interest to the hunter it may be stated that the Red-deer still survived in the Alps (of Savoy) as recently as about 1870, and that the Wolf, who disappeared from the Dauphiné in 1883, had survived in the Savoy country down to the end of the XIXth century.

The author then overlooks the alpine Mammalia : the Ibex, whom Italian protection has succeeded in preserving; the Chamois, whose numbers have varied but who still exists rather abundantly now adays; the Marmot, a hibernating animal building burrows and having many biological peculiarities; the Variable Hare, who during the winter becomes entirely white;

the Bear, who still survives in the Vercors region of the Dauphiné and on the border between the Dauphiné and the Savoy; finally the Lynx, who has almost entirely disappeared from the French Alps.

Of the birds, the Capercaillie has, so to speak, gone from the French Alps. The Black Grouse, on the contrary, is still plentiful. The Hazel Hen lives in the woods, and the Common Ptarmigan, whose moulting is so interesting, is found on the upper pasture lands. Hunters frequently confound the Rock Partridge with the Red-legged Partridge. Mention must finally be made of the great birds of prey, the Golden Eagle, who becomes more rare every year, and the Bearded Vulture, who is nearly extinct.

---

# DIE JAGDFAUNA DER FRANZÖSISCHEN ALPEN

---

## ZUSAMMENFASSUNG.

Die Alpen stellen an Säugetiere und Vögel besondere biologische Bedingungen, ähnlich wie das Polarklima mit dem Unterschied jedoch, dass hier Tag und Nacht sich regelmässig folgen. Paläontologisch gesprochen hat die jetzige Alpenfauna eine gemischte Herkunft : arktisch, mittelländisch und orientalisches. Ihre ganze Geschichte steht unter dem Einfluss der Eiszeit. An deren Ende zogen bestimmte Tiere der arktischen Fauna (das Rentier, der Vielfrass, der Moschusochse) nach Norden, ohne ins Gebirge zu dringen, wofür sie nicht geschaffen waren. Im Gegenteil besitzt der Luchs, der Schneehase, das Alpenschneehuhn alpine und nordische Formen. Die orientalischen Elemente sind durch den Steinbock, die Gemse und das Steinhuhn vertreten. Die mittelländischen Elemente, in kleiner Zahl, enthalten nur Vögel. Einige Tiere sind als eingeboren, zur Voreiszeit gehörig zu betrachten : Schneefeldmaus, Alpenspitzmaus, Lämmergeier, Meerlerche, Alpenkrähe. Die Wasservögel des Nordens können im Laufe ihres Zuges in den Alpen Halt machen, nisten jedoch dort nicht.

Bevor über die eigentlichen Jagdtiere der Alpen gesprochen wird, erscheint es angebracht zu erwähnen, dass sich der Hirsch bis gegen 1870 in den Alpen (Savoie) vorfand und dass der Wolf, von 1883, ab aus der Dauphiné verschwunden, in der Savoie aber noch bis zum Ende des 19. Jahrhunderts verblieb.

Anschliessend werden die verschiedenen Säugetiergattungen der Alpen aufgeführt : Der Steinbock der sich bis heute erhalten hat dank dem Schutz, den er in Italien genoss; die Gemse, die, verschiedenen Schwankungen unterworfen, bis heute ziemlich zahlreich geblieben ist; das Murmeltier, das den Winterschlaf hält, sich Baue gräbt und dessen Lebensart so eigenartig ist;

der Schneehase, dessen Fell im Winter vollständig weiss wird; der Bär, der noch im Vercors (Dauphiné) und an der äusseren Grenze der Dauphiné und der Savoie anzutreffen ist; endlich der Luchs, der heute fast vollkommen aus den französischen Alpen verschwunden ist.

Unter den Vögeln ist der Auerhahn aus unsern Alpen soviel wie verschwunden, dagegen findet man dort noch sehr zahlreiche Birkhähne. Das Haselhuhn wohnt im Walde und das Alpenschneehuhn, dessen Mauserzeit sehr interessant ist, hält sich auf den Hochweiden auf. Das Steinhuhn wird gern von den Jägern mit dem Rothuhn verwechselt.

Endlich werden noch die grossen Raubvögel aufgeführt : der Steinadler, der immer seltener wird und der Lämmergeier, der fast ausgestorben ist.

---